

LA BIBLIOTHÈQUE DE BABEL

JOEY'S

Du même auteur

Romans

PEAUX SENSIBLES, Gallimard, 2001

LE CHEMIN DE FER, Gallimard, 1998

DOMINIQUE GILBERT

Joey's

roman

Éditions du Littéraire
70 rue de l'Amiral Mouchez – Paris XIV

© Dominique Gilbert
© Les éditions du Littéraire, janvier 2015
pour la présente édition

ISBN 978-2-919318-29-2
ISSN 2257-5693

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.leseditionsdulitteraire.fr

IL SAVAIT SON CHIEN derrière lui par les grattements et dérapages des pattes sur le sol. Feindre de l'ignorer faisait le principal du plaisir. On se comprend. Les lanternes, à cette heure, n'étaient allumées que dans la portion proche de la rue, du côté des vestibules. Il s'en revenait dans la pénombre, s'arrêtait ici ou là pour une curiosité, parfois jetait un regard en arrière. Ça ne manquait pas. Il trouvait les yeux marron levés vers lui, la tête un peu penchée, et ils pointaient le nez l'un vers l'autre, restaient à se regarder en silence. Le beau était que le chien ne remuait pas la queue, ne frétillait pas, ne se laissait aller à aucun des trucs des chiens affectueux qui ont tant de succès auprès des maîtres, nul besoin de ces démonstrations de mise entre un homme et son « compagnon à quatre pattes », sifflet, baballe, caresses, etc. Ce qui les unissait n'en voulait pas, ils l'auraient vu une petite chose à quoi ni l'un ni l'autre ne pouvait descendre. Il se détournait, reprenait sa marche. Aussitôt se faisait entendre le menu bruit.

C'était les événements de la promenade du soir, et regarder les vitrines, noter les différences de présentation depuis la veille, lire les affiches du théâtre, ne pas penser au roman en cours, à l'intrigue, sauf, et il arrivait que ce soit fort, pour la question du nombre de pages. Fallait aller à deux cents, plus ou moins. Plaisantaient pas avec ça, chez

Marcel. La quantité, c'était le dur.

Comme il se penchait vers une collection de soldats de plomb enluminés si précisément que leur présence en était tirée hors du monde, à une boutique dont le rideau de fer n'était pas baissé, dans le mauvais éclairage, son propre reflet se montra une fraction de seconde dans la vitrine, effaça les figurines ; il lui sembla entendre une petite toux. Le reflet s'effaça, les militaires reprirent leur défilé. Silence. Il se retourna, s'approcha des grilles, plongea ses regards dans les ténèbres du jardin, fouilla les formes confuses des arbres, le chaos des massifs ; à force d'écarquiller, il lui sembla... il se détourna, paupières brûlantes, chercha son chien, le trouva à quelques distances au pied d'un pilier, non pas la truffe à terre comme à son habitude, mais tout tourné vers les fonds ténébreux ; ayant senti son regard, il démarra en dérapant et vint le rejoindre ; à deux pas de distance, il s'assit sur son derrière, leva le museau, le fixa en plein, gravement. Lui se baissa, l'empoigna, le serra contre sa poitrine, le caressa rudement par tout le corps, en insistant bien sur les oreilles. Le chien lui envoya un fort coup de langue, se tortilla pour se libérer. Il le reposa à terre. Aussitôt l'animal démarra vers les colonnes, en choisit une, y entreprit un inventaire olfactif soigné. Le silence n'était troublé que par ses reniflements, et le peu de mouvement qu'il se donnait, à quelques mètres, faisait l'effet d'une agitation extraordinaire. Il cessa soudain, peut-être inquiet (si l'on pouvait lui prêter ce sentiment, que le maître ne lui refusait pas) de cette

pause si inhabituelle dans la promenade, et vint le rejoindre au petit trot, aisé malgré ses courtes pattes. L'un auprès de l'autre, une fois de plus, ils se regardèrent. Rien. Les lanternes répandaient leur lumière paralytique, stagnante, sans objet, tout du long des galeries, dans la solitude et le silence, jusqu'à l'aube ignorée des hommes. Un pas décidé le tira de l'inertie tiède dans laquelle il s'enlisait. Le chien démarra sur ses talons, le dépassa, prit la tête, pressé de retrouver le bout de tapis qui était sa demeure personnelle dans l'appartement, de retourner à son occupation favorite après l'inhalation des bas de colonnes : le sommeil.

Ils passèrent le Grand Restaurant, encore ouvert, presque complètement vidé de ses clients. Il fut salué, *bonsoir monsieur*, comme tous les soirs, par le voiturier, seul dans la rue, qui s'ennuyait. Comme tous les soirs, il tenta de s'imaginer sous les traits du monsieur qu'il était pour le voiturier, dut admettre, comme tous les soirs, que c'était pure vérité. De son côté, il lui donnait du *bonsoir*, tout court, sans monsieur. Comment aurait-il pu l'appeler, le voiturier, avec son uniforme vert, sa casquette un peu étroite posée au sommet du crâne ? Un jeune type, il faut dire, pas mal. Pas un monsieur. Au passage la petite phrase fut dite à l'ordinaire. Mais impossible ce soir-là, ayant répondu *bonsoir* tout court, de rentrer se coucher. Il s'arrêta net, fit demi-tour, revint au voiturier, l'air trop calme de qui s'approche et vous murmure sous le nez, à peine audible : *qu'est-ce que tu dis ?* Jamais il ne s'était colleté avec personne, jamais

n'avait senti la brûlure de ces injures si graves que de se regarder dans une glace, pour ce qui reste à vivre – au-delà des excellentes raisons du malin que l'offense n'atteint pas – est impossible et, quitte à y laisser la peau, font qu'il vaut mieux régler la chose sur le champ. C'est avec cela sur le visage qu'il revint au voiturier, lequel songeait à rien moins et se gara vivement. Il le dépassa sans ralentir et poursuivit vers les jardins qu'il venait juste de quitter. Le chien trottaient déjà vers son coin de salon. Se retournant pour l'un de ses regards irrésistibles, il vit la silhouette de son maître sur le point de disparaître, chose qui ne s'était jamais produite depuis des années qu'ils sortaient ensemble. Par une volte-face en voltige, dérapage du train arrière et frénésie du train avant, qui plut beaucoup au voiturier, il prit un galop à toutes pattes, oreilles battantes en ailes, le rejoignit dans la galerie ; là, fidèlement, il le suivit sans même se préoccuper des traces des collègues.

La contrainte qu'il s'imposa fut de ne pas se rendre d'abord à l'endroit de la petite toux, de la lueur, il voulut éviter le drame, les exagérations, refit le tour lentement, le point de vue changeant à chaque pas ; ainsi, toutefois, pour se retrouver à l'endroit où la chose s'était produite, la lueur, sa silhouette dans la vitrine, les soldats de plomb. Rien. Parce qu'il se sentait assez à l'abri, assuré que personne ne pouvait le voir, il monta sur la barre au bas des grilles, enfouit son visage entre deux barreaux, projeta ses regards de toutes ses forces

dans le noir ; une belle cible, si les autres étaient encore là. Lui, fonctionnaire aux PTT, auteur à temps partiel de polars à faible tirage, vu des fonds du jardin, il devait faire une belle cible. Cette pensée lui vint. Perché à peut-être dix centimètres, agrippé à la grille, dans la tranquillité de la colonnade, une main en visière de côté pour se protéger de la lumière, au bout de quelques secondes, ce fut intenable. Il sentit, sordidement proche, le sol sous sa semelle. Le chien était là, dans le sens de la longueur, griffes en dehors, museau levé. À sa façon d'entrouvrir la gueule, on voyait qu'il luttait contre l'envie d'aboyer ; il trouvait que ça suffisait, qu'on avait assez fait les cons, qu'on rentrait. Un mot le calma, le fit se dandiner sur place, agiter la queue ; cela attrista le maître que le chien fût si peu porté aux imaginations.

Ils rentrèrent, le chien devant, qui le pressait, se retournait de temps à autre pour signifier d'accélérer, rappeler que son tapis l'attendait, et le plaisir de se mettre en rond, de bâiller à se décrocher la mâchoire, langue tirée à fond, bien arquée, toutes babines bleues dehors. *On y va*, lui disait le maître de moment en moment pour le calmer, *on y va, on rentre*.

À mi-chemin de la rue déserte et silencieuse, faiblement éclairée, une grosse voiture le dépassa, qu'il ne sentit que lorsque qu'elle fut tout contre, et non par le bruit du moteur mais le chuintement des pneus. Elle ralentit à sa hauteur, ou parut ralentir, et il aperçut l'étoile au bout du capot. Une Mercedes. Il ne put éviter de tourner la tête. Son

cœur cognait contre ses côtes. À cause des vitres teintées, il ne vit rien. Elle passa, fantomatique, et ses feux arrière, dans le noir, laissèrent une belle traînée de bave sanglante. Le jaune du clignotant, cri silencieux, perça la nuit, disparut d'un coup, happé au tournant, au croisement de l'avenue. Des fêtards qui rentrent, ou changent de boîte, songea-t-il, et il eut l'image d'une belle fille, d'un genre oriental, croisant les jambes, à l'arrière, sur les sièges en cuir, à côté d'un type qui peut-être ne la regardait même pas. Des imaginations, du roman.

Le retour se fit dans ces rêveries. Sans s'être rendu compte du chemin, ni de l'escalier, qu'il fallait pourtant monter à pied, il fut sur son palier, en train d'ouvrir sa porte. Le chien gagna directement son tapis, s'y laissa tomber avec un gros soupir. À quoi tiennent ces choses : ses truands restés sur sa table, dans les gribouillages, il leur aurait bien donné une Mercedes, ce soir, à la place de la Cadillac. Il ne les voyait pas pareils, en Mercedes. Devenaient plus durs, plus méchants, se seraient pas envoyé un plat de cannellonis avant un contrat, un braquage.

Ça lui trottait dans la tête, ça marchait tout seul. Malgré l'heure, il s'y remit.